

Neume quitte pas

Stanley Péan

Number 117, Spring 2008

Musique!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14054ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Péan, S. (2008). Neume quitte pas. *Moebius*, (117), 103–112.

STANLEY PÉAN

Neume quitte pas

C'est une petite tragédie sans grande conséquence, pour tout dire : une histoire simple, presque banale, quoique nimbée d'une légère brume, d'un voile diaphane de mystère. Pour lui, il n'était pas évident d'en cerner précisément l'amorce, de déterminer le moment exact du lever de rideau. Et comment : on ne voit jamais venir le naufrage, à peine sait-on en discerner les signes avant-coureurs...

En tout cas, osait-il supposer après coup, le premier acte s'était joué à la salle Wilfrid-Pelletier, au spectacle des Grands Ballets canadiens auquel sa Dulcinea l'avait invité. Elle et lui n'en étaient qu'aux premières semaines de leur idylle, marchaient encore bras dessus, bras dessous dans la froideur de février, s'arrêtaient volontiers en plein blizzard à tous les deux coins de rue pour unir leurs lèvres dans ces baisers qu'il percevait comme des promesses d'extase et d'éternité. Quant à ce qu'elle pouvait en penser vraiment, c'était plutôt difficile à deviner...

Il n'avait pas assisté à pareil spectacle depuis des années, s'avouait profane en matière de danse moderne ou même classique, mais avait tout de même apprécié ce qu'il croyait comprendre de la vision du chorégraphe invité par la troupe, un Japonais dont il n'avait pas retenu le nom. Déformation professionnelle de pianiste, il s'était littéralement laissé envoûter par l'étrange trame sonore à laquelle se pliaient les mouvements individuels et collectifs des danseurs. Un leitmotiv de quatre notes au synthétiseur, répété à intervalle régulier tout au long de la composition électroacoustique, s'était logé dans son esprit, à la manière d'une alarme insistante qu'il n'avait pas su reconnaître.

Évidemment. Arrive-t-on jamais à décrypter ces signaux avant qu'il ne soit beaucoup trop tard ?

Ensorcelé par ces quatre notes obsédantes, il ne s'était pas rendu compte que, dans l'obscurité de la salle, pourtant si propice aux rapprochements, son adorée avait sous-trait sa main à la sienne, subrepticement.

— Tu as aimé ? avait-elle toutefois demandé, sur la banquette du taxi qui les menait au bar à vin, après le ballet.

— Bien sûr, avait-il répondu, un brin distrait, projetant même peut-être l'impression de n'être pas intéressé par ce qu'elle racontait.

Et tandis que le véhicule freinait à la porte de la boîte où jammaient des amis à lui, elle s'était mise à ronger son frein. Une fois leur course payée, ils s'étaient tous deux immergés dans la musique des quatre musiciens entassés sur la scène exigüe et il n'avait pas remarqué qu'elle s'était emmurée dans ce silence de mauvais augure. Au bout d'un moment, alors qu'elle lui laissait entendre qu'elle voulait rentrer chez elle, il l'avait priée de patienter un peu, d'attendre la fin du set, puisque le claviériste du band venait de lui céder sa place au clavier pour quelques standards.

Soucieux de ne pas incommoder sa Dulcinea, il n'en avait joué qu'un seul et, de surcroît, cette pièce qui avait justement revêtu une importance capitale dans leur idylle toute jeune, toute fragile : « *What Are You Doing the Rest of Your Life ?* » Encouragé par ses confrères, il avait même eu l'audace de susurrer au micro les mots de cette chanson de Legrand, d'une voix douce qu'il voulait proche de la manière d'un Chet Baker :

*What are you doing the rest of your life ?
North and South and East and West of your life
I have only one request of your life
That you spend it all with me*

Et tandis qu'il attaquait l'avant-dernier couplet, si éloquent à ses oreilles, il avait instinctivement cherché à croiser son regard.

*Those tomorrows waiting deep in your eyes
In the world of love you keep in your eyes
I'll awaken what's asleep in your eyes
It may take a kiss or two¹*

Allez savoir pourquoi, l'éclat si étincelant de ses yeux lui avait semblé un brin terni à ce moment – ce qu'il avait attribué à la pénombre ambiante. Il ne s'en était pas soucié outre mesure, à la fois obnubilé et surpris par l'insolite motif récurrent de quatre notes qui s'était imposé à lui en cours de solo et sur lequel il avait édifié toute son improvisation.

Plus tard ce soir-là, chez elle, ils s'étaient endormis en cuiller, sans avoir fait l'amour. C'était l'une des toutes premières nuits que ça leur arrivait, mais pas la dernière. Elle avait invoqué la fatigue et une migraine soudaine, poncif éculé auquel il ne porta guère attention, toujours intrigué par ces quatre notes obsédantes qu'il n'arrivait plus à chasser de son esprit.

*

Le lendemain, week-end ou pas, il s'était levé très tôt, éveillé par la hâte de filer en studio enregistrer ce motif qui lui semblait si riche en possibilités harmoniques et mélodiques.

Dans la lumière du matin, alors qu'ils étaient assis devant les cappuccinos préparés avec sa vétuste cafetière à espresso manuelle, elle avait eu un regard évasif et esquissé un sourire figé pour seule réponse à sa promesse de lui dédier le morceau qu'il désirait écrire.

De retour dans le capharnaüm de son appartement, il s'était installé au clavier pour travailler à une musique de documentaire attendue pour hier par le réalisateur, mais s'était vite retrouvé à explorer les moindres variantes de mélodie qui découlaient comme par magie du motif qui l'obsédait, extrapolant sans cesse des développements inattendus et inouïs.

Sans s'en apercevoir, il allait consacrer son samedi, son dimanche et le plus clair de sa semaine à élaborer cette

étrange musique qui lui était comme soufflée à l'oreille par... Par qui, au juste ?

À son grand étonnement, des bribes de notions théoriques auxquelles il n'avait pas songé depuis l'époque du conservatoire resurgissaient dans son esprit, le talonnaient jusque dans son sommeil. Lui revenaient en mémoire des propos savants sur les neumes, ces ensembles de signes d'ordinaire notés au-dessus du texte d'un chant grégorien qui permettaient aux moines de « retrouver » une mélodie mémorisée « à l'oreille », sans indication précise des intervalles ou de la hauteur des notes.

Il lui semblait réentendre à nouveau la voix du père Antoine :

— Remarquez que cette notation musicale primitive n'inclut jamais d'indication rythmique, du moins de manière relative dans un groupe de neumes. Elle n'indique pas non plus de tempo régulier et constant tout au long d'une pièce...

Tout de même étranges, ces réminiscences. Lui qui gagnait sa vie depuis des années à composer des trames sonores pour le cinoche ou la téléloche, des *jingles* pour ces enfants de pub qui s'étaient autoproclamés des « créatifs », qui s'amusait tout de même encore un peu à jouer du jazz à l'occasion avec les vieux chums, il évoluait à des années-lumière des leçons de ses maîtres de musique d'autrefois.

*

Au fil des jours, des semaines qui suivirent, sa Dulcinea et lui s'étaient vus un peu moins souvent, et un peu moins longuement chaque fois.

Pourtant, dès le début de leur relation, il aurait souhaité passer davantage de temps avec elle – et considérait leur statut de pigistes comme une bénédiction, puisqu'il les rendait tous deux maîtres de leur emploi du temps. Mais passé l'effervescence des premières semaines, la Dulcinea s'était progressivement figée dans sa routine quotidienne. Infographiste à l'emploi de divers magazines de mode ou de cinéma, elle avait pour rituel de bosser chez elle selon un horaire très strict, comme dans un bureau, de 9 h à 17 h 30,

parfois plus longtemps mais jamais une minute de moins et refusait de modifier ses usages.

Dès le début, ce que de précédentes flammes avaient en dérision baptisé la « part féminine » de sa personnalité l'avait incité à s'ouvrir totalement à elle, à lui laisser libre accès à tout les recoins de son jardin secret. Elle, il essayait de ne pas trop s'en formaliser, ne se livrait qu'au compte-gouttes. Même nue, elle ne se dévoilait jamais qu'à moitié, maintenait en permanence une sorte de champ de force invisible autour de ce qu'elle était vraiment, un périmètre de sécurité autour de son âme. Que lui avait-elle jamais révélé d'elle, de son passé, de ses aspirations, en dehors de ces allusives mentions de la rancœur qu'elle éprouvait pour son père et pour ce Steven dont elle s'était lassée et qu'elle avait laissé comme ça, du jour au lendemain ?

— Mais qu'est-ce que tu lui reprochais, au juste, à Steven ? avait-il quand même osé lui demander, une nuit, dans le calme suivant la passion.

— Je saurais pas dire, avait admis la Dulcinea, à contre-cœur. De trop aimer, je crois.

— Et tu lui as dit ça ? avait-il dit, presque outré.

— Oui, avait-elle reconnu, son sourire ravageur, presque cruel, étincelant dans la pénombre.

Et il avait répliqué que c'était peut-être moi qui n'aimais pas suffisamment...

— Et tu lui avais répondu... ?

— Rien, avait-elle rétorqué après une longue pause. Je ne me sentais pas le courage de le contredire.

Ensuite, elle s'était réfugiée dans ce silence radio dont elle avait le secret, ce silence des souveraines et des bourreaux.

Et lui s'était perdu dans les paroles de leur autre standard de jazz fétiche, que diffusait son iPod branché à des mini-enceintes acoustiques sur les tables de chevet : « But For Now », dans l'émouvante relecture du pianiste et crooner Jamie Cullum :

*Sure I know you'd like to have me talk about my future
In a million words or so to fill you in about my past
Have I sisters or a brother ?
When's my birthday ? How's my mother ?
Well my dear in time I'll answer all those things you ask*

*But for now I'll just say I love you
 Nothing more seems important somehow
 And tomorrow can wait come whatever
 Let me love you forever but right now
 Right now²*

*

Oh, bien sûr, envers et contre tout, ils gardaient toujours un contact quotidien. Ils avaient pris cette habitude de s'envoyer via courriel ou messagerie instantanée mots d'amour, billets doux, propositions coquines et même autopoitrains érotiques plusieurs fois par jour. Mais au fil des semaines, les « je t'aime » et les sulfureux baisers à la clé s'étaient faits relativement plus rares, les envolées passionnelles moins intenses. Déjà révolu, le temps où son adorée qui habitait à quelques minutes, dans son Outremont natal, lui faisait à l'heure du dîner des visites impromptues qui se terminaient invariablement par une « p'tite vite » dans le désordre de ses draps de flanelle. Déjà disparu, cet empressement à le rejoindre et à échafauder des plans : sortie au cinéma ou au théâtre, visite au musée, souper au resto indien ou encore soirée cocooning chez elle ou chez lui, allongés sur le divan, emmitouffés dans l'édredon.

En leur lieu et place s'étaient instaurées de nouvelles pratiques, beaucoup moins agréables, des critiques plus ou moins acerbes sur certaines manies de vieux garçon qu'elle lui ordonnait gentiment de perdre, des reproches à peine déguisés sur la désorganisation « artistique » de son existence ou sur sa propension à évoquer certaines anciennes amours, et même des remontrances un peu plus senties au sujet de propos indéliçats qu'il n'aurait en définitive tenus que dans un rêve à elle...

Décontenancé par la nouvelle dynamique de leurs rapports, il avait néanmoins déployé des trésors de conciliation, ce qui avait de quoi étonner de la part d'un ours mal léché tel que lui. Aucun compromis ne lui semblait compromission, tant il était épris de sa Dulcinea et résolu à la garder auprès de lui.

Il l'aimait, c'était aussi manifeste que douloureux et effrayant à admettre.

Et il la voulait au cœur de sa vie pour le reste de ses jours.

Au lendemain de la saute d'humeur à propos de sa faute commise en rêve, sa Dulcinea s'était offerte pour le petit-déjeuner, dans son salon. Et dans la lumière safranée de l'aube, il l'avait prise tout fougue tout fièvre, sur un futon transformé en radeau perdu sur une mer houleuse.

Il ne lui était apparemment jamais venu à l'esprit qu'un amour aussi enflammé puisse un jour s'éteindre, telle une bougie soufflée par la tempête.

Comme quoi il n'y a pas plus aveugle que celui qui refuse de regarder, plus sourd que celui qui hésite à écouter...

Une fois, juste une, tandis qu'elle le houspillait à propos d'une charlotte russe qu'il avait tout bêtement oublié de servir à leurs convives lors d'un souper dont ils étaient les hôtes, l'impossible s'était produit. Pour un bref instant, il était devenu sourd à ses reproches qu'il encaissait sans mot dire et estimait injustifiés. Elle continuait à le prendre à parti et il pouvait lire sur ses lèvres les mots durs qu'elle lui adressait, mais il n'entendait tout simplement plus sa voix, comme si elle était un personnage à l'écran d'un téléviseur qu'on avait soudain mis en mode MUET. À la place, il entendait encore cette insolite mélodie articulée autour de ce neume envoûtant. Il se serait cru dans une nouvelle de Richard Matheson. Et pendant ce court instant, il avait été en proie à une intense panique à l'idée de ne plus jamais l'entendre, même en train de l'engueuler.

Il l'aimait tout entière, dans ses hauts et ses bas, ses joies et ses peines, ses emportements et son désarroi de Dulcinea, tendre et cruelle Dulcinea.

Il l'aimait, mais peut-être trop et sans doute mal, comme elle aurait probablement pu le lui dire. Et voilà pourquoi il s'évertuait à transfigurer ces moments d'illumination devenus plus rares, à les pérenniser à travers cette musique qui prenait naissance en lui, qui le possédait corps et âme. Guidé par ces neumes, il avait travaillé nuit et jour, des semaines et des semaines durant, à sa composition. Il n'avait même pas la certitude d'être l'auteur de cette musique, à vrai dire ; il avait plutôt l'impression qu'elle émanait vers lui, qu'il n'en était que le canal. Négligeant ses urgents contrats à honorer, oubliant les échéances de

telle et telle production au risque de se brûler dans le milieu, il ne vivait plus que pour le peaufinage de cette mélodie lancinante qui embrumait ses pensées et dont il lui fallait s'exorciser.

Au temps du conservatoire, il avait lu une théorie selon laquelle les moindres sons organisés seraient porteurs de sens : le chant des oiseaux servirait de véhicule aux messages qu'ils se transmettent l'un à l'autre, la symphonie des rumeurs citadines tard dans la nuit estivale exprimerait une vérité profonde sur les habitants d'une ville, même le sifflement du vent à travers les ruines d'une cathédrale ne serait pas dénué de signification.

La musique était un langage, il était bien placé pour le savoir.

La musique parlait, certes. Mais que racontait-elle ?

*

Neigeait-il ou pleuvait-il sur le Mile-End, le soir où elle était venue lui annoncer sa décision ? Même avec le recul, il n'aurait su le dire. Après deux semaines de courriels sporadiques, de coups de fil expéditifs, il avait réussi à la convaincre de venir souper chez lui. Et comme au début de leurs amours, frais rasé et douché, parfumé même, il s'était attelé à la préparation d'un repas digne de la souveraine, son adaptation personnelle d'une recette traditionnelle sénégalaise, qu'il réservait toujours pour les grandes occasions : un mafé à la poitrine de dinde, qu'ils savoureraient en sirotant ce chardonnay californien dont elle raffolait.

Il faut dire qu'il était d'humeur à célébrer : aux petites heures de la nuit, il avait enfin fixé la forme finale de cette mélodie d'outre-monde, qui avait commencé à germer en lui pendant le spectacle de danse d'il y avait plusieurs semaines déjà... Ne lui restait plus qu'à trouver un titre à cette œuvre, la première dont il se disait fier depuis des années, et qu'il dédiait à leur amour. Pousserait-il l'audace jusqu'à lui donner pour titre le prénom de sa Dulcinea ? Il n'avait encore rien décidé, tout incertain qu'il était de la portée de ce morceau qui lui échappait...

Elle était arrivée à l'heure pile, arborant un sourire resplendissant mais glacial. Il l'avait serrée dans ses bras sur le pas de la porte, mais avait eu l'impression qu'elle n'était pas vraiment là, qu'elle avait envoyé à sa place une doublure de cinéma à qui elle n'avait pas appris leurs petits rituels de couple.

Elle avait maintenu ses distances tout au long du souper, avait à peine trempé ses lèvres dans le vin blanc et, juste avant le dessert – une charlotte russe aux framboises achetée chez le meilleur pâtissier d'Outremont –, les joues trempées de larmes, elle lui avait annoncé la nouvelle, comme une sentence.

Encore heureux qu'il ait été assis, sinon il aurait assurément perdu pied.

Elle n'avait guère fourni d'explications et ne s'était pas éternisée ensuite, avait pris congé en sanglotant comme une Madeleine, et ce faisant le privant, lui, de son droit au chagrin.

De son balcon au troisième étage, il l'avait regardée s'éloigner sur le trottoir dans la nuit tombante, s'éloigner à tout jamais. Sans avoir même pris le temps d'écouter l'œuvre qu'il lui avait dédiée.

Après quoi...

Après...

Brisé par la proclamation irrévocable, accablé par cet asphyxiant sentiment de deuil qui ne le quitterait plus pendant des mois, il avait passé la soirée à relire dans son entièreté leur abondante correspondance électronique pour y traquer les présages du naufrage, réécoutant sans répit le morceau qu'il avait dédié à sa Dulcinea et qui tournait en boucle sur le système stéréo.

Au bout de quelques heures lui fut enfin révélée la nature de cette mélodie qui lui avait été en quelque sorte dictée par le destin.

Il s'agissait en somme du requiem de leur amour.

Notes

1. La chanson « What Are You Doing the Rest of Your Life ? » porte les griffes de Michel Legrand pour la musique et d'Alan et Marilyn Bergman pour le texte anglais original. Dans « Que feras-tu de ta vie ? », l'adaptation française signée Eddy Marnay, les deux strophes citées ci-haut vont comme suit : « *Et demain que feras-tu de ta vie ? / Des forêts et des jardins de ta vie / Moi, je ne demande rien de ta vie / Que de la vivre avec toi* » et « *Tant de joies sont à venir dans tes yeux / Tant de fleurs dans le sourire de tes yeux / Que je voudrais m'endormir dans tes yeux / Et m'éveiller chaque jour* ».
2. « But For Now », paroles et musique de Bob Dorough.